

Le palais des souvenirs

Le palais des souvenirs est, comme dans la comptine du renard, essentiellement imaginaire. " Souvenir impossible ", dit une des personnes interrogées.

Le policier sait bien que, de la scène du crime, le témoignage qu'il obtiendra ne sera que partial et partiel.

Le psychanalyste sait bien que lorsqu'il annonce la règle fondamentale : " Dites vos pensées telles qu'elles se présentent à vous ", elle ne sera pas suivie à la lettre.

Qu'attend l'artiste qui demande : " Quel est votre premier souvenir ? " ?

Les trois vont avoir à entendre des histoires dont la sincérité du discours n'implique pas la véracité du propos. Les souvenirs, comme les rêves, ne sont pas inventés, ne sont pas non plus l'oeuvre de mythomanes. Ils sont remaniés.

La psychanalyse, à ses débuts, dans les préhistoires freudiennes et lacaniennes, a pu être présentée comme une enquête hitchcockienne à la recherche du traumatisme perdu, puis une entreprise de déconstruction des signifiants. L'analyste n'est pas " un fouilleur de détails " comme dit **Jean-Bertrand Pontalis**, ni un traqueur de signes. La règle fondamentale des associations libres, que nous évoquons plus haut, instaure un récit qui se situe en permanence à la frontière de l'injonction paradoxale : " soyez spontané, que diable ! " et de l'incitation à une logorrhée boulimique : " dites n'importe quoi " . On l'aura compris, ce n'est ni l'une ni l'autre, quoique cela puisse aboutir parfois aux deux en même temps.

Le récit qui se construit au cours du processus analytique est une fiction littéraire qui en fait une activité créatrice pour les deux protagonistes et non une entre-prise interprétative. Entendons bien, cette " fiction littéraire " est un roman particulier. Il ne s'agit sûrement pas et surtout pas d'une réciproque séduction imaginaire. C'est un travail qui s'origine dans l'étymologie des deux substantifs : l'indo-européen **dheigh** puis le latin *ingere*, c'est-à-dire façonner - modeler dans l'argile avec les doigts pour le mot fiction ; le latin *littera*, la lettre pour littéraire. C'est un récit dont l'impact, le transfert en l'occurrence, sera analysé comme l'on défait les noeuds d'une pelote de laine enchevêtrée.

On entend, dans les documents recueillis par **Simone Simon**, combien sont nombreux les récits originels, voire qui inaugurent un mythe fondateur de l'histoire des sujets. Souvenir des origines et origine des souvenirs s'enlacent. Mais qui sont-ils donc, à quoi servent-ils, qu'est-ce qui " vient d'en dessous " ?

Le barbarisme " je me souviens " a occulté au XVI ème siècle " il me souvient " pourtant bien plus en accord avec le mécanisme en œuvre dans la remembrance. Ce terme serait désuet selon un moderne dictionnaire de l'internet 2.0. Si le mot est ancien, du latin *remorare*, " remettre en mémoire ", il garde toute sa pertinence : remettre en mémoire, retrouver un souvenir, c'est bien " rappeler " une histoire.

Nous écartons bien sûr de notre propos l'objet de pacotille qui engorge les boutiques pour touristes. Pour le souvenir, bien plus porteuses de sens sont les turpitudes d'une mémoire qui lui est si intimement liée. Professeur à la Harvard University, le psychologue **Daniel Shacter**, dans un livre non traduit : [The Seven Sins of Memory](#)^{*}, nous donne le catalogue de ces péchés : [transience](#), [absent-mindedness](#), [blocking](#), [misattribution](#), [suggestibility](#), [bias](#), [persistence](#)^{**}. Le résultat : les imperfections de notre " machine à remonter le temps " feraient, pense-t-il, que nous sommes plus efficace pour imaginer l'avenir que pour nous rappeler du passé.

Pas de paradis pour les souvenirs donc, pas même une place de stockage, mais des dépôts inégalement dispatchés : lobe frontal, cortical, temporal, le tout après le passage par l'imprimeur hippocampe. Les portions de souvenirs sont comme les noisettes de l'écureuil, éparpillées dans l'enchevêtrement amazonien de la forêt synaptique où la plasticité neuronale, dans son mouvement permanent d'enrichissement et d'appauvrissement des connexions, origine le remaniement mémoriel avec ses conséquences sur les souvenirs. Autant dire qu'ils sont irrécupérables tels quels et intégralement.

Les images mentales sont bien cousines des images photographiques, dont c'est un marronnier de dire qu'elles sont trompeuses. Nous suivons **Diane Dufour** dans l'introduction de son ouvrage : [La preuve par l'image](#) : " L'image révèle et occulte en même temps, en livrant des indices trompeurs, tronqués ou parcellaires de ce qui est advenu (...). L'image est donc toujours une énigme en soi, qui demande que soit dit ce qu'elle montre. "

Rien ne se garde, rien ne se perd, tout se recompose. " Composition de souvenirs " dit une personne interrogée. Alors, est-il possible de " retrouver le tableau dont je gardais l'image " comme dit une autre ?

* Les 7 péchés de la mémoire

** Brièveté, distraction, blocage, inexactitude, suggestibilité, partialité, persistance.

Dans sa passionnante étude de la peinture murale de la salle de la Paix du palais communal de Sienne, **Patrick Boucheron** apporte un élément de réponse. Il s'interroge dans son livre : Conjurer la peur , sur les restaurations qu'a subies l'œuvre au fil des siècles et les modifications qui ont altéré son aspect originel et sa lisibilité. " Dire qu'une image est transformée par la longue histoire des regards qu'on a portée sur elle, et que s'accumule à sa surface le feuilleté des couches successives que cette vision active a sécrétées, n'est peut être pas qu'une métaphore. " et plus loin, il écrit ce qui en découle : " Elle (l'œuvre) est telle que le temps l'a transformée et s'offre, ainsi contemporaine, à notre regard... Il est illusoire de penser qu'elle nous livrera telle quelle la vérité de son passé. Mais il est excessif de penser qu'elle nous le dérobera à jamais. " Rien n'est perdu !

Le chasseur piste les traces de son gibier, la trace est tangible, concrète : la bête est bien passée là où son empreinte est marquée dans la glaise, là où une branche de l'arbre est cassée... " Casser une branche d'un arbre ", l'expression se trouve chez **Freud** dans Über Deckerinnerungen *. Tout comme lui, et d'autres, nous pouvons nous étonner de garder des souvenirs d'une grande banalité et d'avoir oublié des moments d'une importance primordiale de notre enfance, voire même d'un passé récent. Nous savons que les Sept Péchés contribuent au fait. Mais pour complexifier la chose, nous savons aussi que la mémoire est polymorphe, comporte 5 grands systèmes : la mémoire de travail, la mémoire épisodique, la mémoire sémantique, la mémoire procédurale et la mémoire perceptive ! Autant de processus cognitifs et neuro-physiologiques, conscients ou préconscients selon le vocabulaire conceptuel psychanalytique, et qui s'accordent parfaitement avec l'étape freudienne qui construit-reconstruit, masque-révèle notre premier souvenir en souvenir-écran.

Deck : l'idée de couvrir quelque chose, comme l'on dit de l'indic qu'il est couvert par la police. Ici, la police de notre " deck ", c'est le refoulement.

Le conflit intra psychique est au fondement de la psychanalyse, conflit entre le conscient et l'inconscient, conflit entre les instances psychiques Moi, Ça, Surmoi, conflit entre les principes de réalité et de plaisir, conflit entre les affluents de vie et de mort de la pulsion, conflit entre l'affect et sa représentation, entre le désir et son interdit, entre l'imaginaire et le symbolique, conflit surtout dans la bisexualité somatique et psychique.

* Des souvenirs-écran.

Dialectique des opposés, contraires ou contradictoires qui s'affrontent tendrement parfois, violemment souvent. Ainsi s'entretient la dynamique de vie mais se consomme l'énergie vitale de la libido.

Aussi un des modes principaux de tentative de résolution de ces conflit dans le domaine névrotique est le refoulement " la pierre d'angle sur quoi repose tout l'édifice de la psychanalyse ", **Freud** toujours, dans : Zur Geschichte der psychoanalytischen Bewegung*. La théorie du refoulement dépasse le cadre de ce texte et amènerait à passer en revue une grande partie des concepts psychanalytiques.

Au plus simple, il participe d'un clivage lors d'une situation impossible à métaboliser, entre un affect (amour, haine) et sa représentation (idée, image, personne). La représentation est comme effacée, devient une sorte d'image fantôme d'un négatif photographique alors que l'affect va se déplacer et investir un objet neutre ou ordinaire. La conséquence est que le refoulé fait un retour qui se manifeste par des accidents dans cette grande organisation de l'ordre établi : symptômes, lapsus, actes manqués, rêves et souvenirs. C'est ainsi qu'un évènement banal peut laisser une présence mémorielle chargée d'un affect sans commune mesure avec son objet. Notre souvenir est créé sur les oublis et les défauts de la mémoire. Il est aussi le lieu où se développent les rejetons de la vie inconsciente. La mémoire n'est pas une photocopieuse et le souvenir n'est pas l'enregistrement d'une caméra de vidéo-surveillance.

" Un souvenir est surdéterminé tel le symptôme. Il est le symptôme de notre mémoire, notre petite construction fictive qui nous est infiniment précieuse " écrit **Jean-Bertrand Pontalis** dans Fenêtres. Nous voyageons avec nos souvenirs dans notre espace mental et nous les gardons avec soin car nous savons qu'ils ne nous oublierons pas, eux au moins, et qu'ils rendent notre histoire plus vraie que toute autre.

* Contribution à l'histoire du mouvement psychanalytique.

Jean Pierre Joly